

coup, je crois que les maudites petites bêtes remontaient les escaliers plus vite que nous !

Le 31 juillet, tous les dépôts sont partis de Rome sac au dos, avec tout le fournement. Je faisais partie du 3e dépôt, mais le 1er août, en arrivant au camp d'Annibal, je fus versé à la 5e compagnie du bataillon.

Mon sac pesait au moins quarante livres, et je l'ai porté dix heures durant. Je vous avoue que je n'aurais pas pu faire une demi-lieue de plus ! mais enfin, je suis arrivé assez bien et tout étonné de moi-même. Georges est encore au 4e dépôt.

Tous les dépôts de zouaves qui étaient à Rome se sont réunis sur la place Saint-Jean-de-Latran, le 31 juillet à 7 heures du soir. A 7½ heures, nous partions pour Rocca di Papa. Notre effectif se montait à huit ou neuf cents hommes. C'était une assez jolie file.

On nous mit au pas de route, c'est-à-dire sur deux rangs, aux deux côtés du chemin. Dès notre sortie de la ville, nous nous mîmes à chanter toutes les chansons de marche afin de soutenir notre pas.

Le jour avait disparu. Le ciel, ce beau ciel d'Italie au bleu si profond, se piquait de mouches d'or, la campagne, cette campagne romaine si nue, si désolée, était plongée dans un silence que, seuls, nous troublions et du rythme cadencé de nos pas, et des éclats de nos voix. Mais quand, une chanson finie, il s'écoula quelques instants avant d'en reprendre une autre, le calme solennel qui enveloppait l'immense plaine nous étreignait le cœur.

Et derrière nous, comme dans un rêve une image s'efface et disparaît, s'effaçait et disparaissait la Ville Eternelle, le dôme de Saint-Pierre s'estompait en une masse noire dans la profondeur du bleu parsemé d'étoiles... et bientôt, il n'y eut plus que la plaine autour de nous, la voûte turquise au-dessus.

A chaque lieue, nous faisons ce que l'on appelle la *petite halte*, pendant laquelle on se repose un peu, et où les rangs se confondent. C'est durant ces instants que l'on se raconte les dernières nouvelles reçues ; c'est alors aussi que l'on se rapproche d'amis que l'on n'avait pas vus depuis quelque temps.

La soif se faisait sentir dès les premières heures. Heureusement, j'avais eu la précaution de remplir de café ma gourde de soldat, je ne souffris donc pas trop.

Nous n'avions cependant pas fait deux lieues en tout, qu'un zouave tombait évanoui ; une demi-heure après, un second perdait connaissance. Comme j'étais en avant et Georges quelque peu en arrière de moi, Georges crut, en voyant ce zouave tomber lourdement et rester évanoui, que c'était moi. Il fut, vous le pensez bien, fortement effrayé.

Nous continuâmes notre route gaiement et arrivâmes auprès d'une petite ville nommée Grotta-Ferrata. Là nous mîmes nos sacs à terre : il y avait six heures que nous les portions.

Nos cuisiniers allumèrent des feux, firent le café que nous primes à une heure du matin. C'était la grande halte. Nous nous reposâmes jusque vers quatre heures du matin, causant, Georges et moi, comme si nous eussions été au foyer paternel.

Nous étions heureux, cet excellent cousin et ami jet moi, de nous trouver réunis, de ne pas nous quitter pendant les quarante jours que, dit-on, doit durer le camp.

Nous reprîmes notre marche ; mais il nous restait le plus difficile à faire. Il y avait deux lieues encore, mais dans les montagnes. Toutes les demi-lieue, cette fois, nous faisons nos petites haltes. Plusieurs furent obligés d'abandonner leurs sacs tant ils étaient abîmés de fatigue. Je fus assez heureux d'arriver avec le mien. Georges lui-même dut abandonner le sien, les forces lui ayant manqué à une dizaine d'arpents tout au plus du camp.

Dès notre arrivée au camp, on me fit passer en compagnie avec sept autres Canadiens ; ce fut à la 5e du 1er que nous fûmes versés. Une quarantaine de Canadiens du 3e dépôt furent répartis dans différentes compagnies.

Parmi les compagnons que je connais à ma nouvelle compagnie, figurent Schiller et Champagne. Marion (1) (1) Il s'agit ici de M. Marion, Notaire, décédé à Montréal à la fin de 1899.

n'est pas passé en compagnie, de sorte que nous ne pouvons pas nous trouver réunis sous la même tente. Mais nous pourrions nous voir tous les jours.

Notre camp se trouve situé derrière la petite ville de Rocca di Papa. Nos tentes sont placées dans un magnifique vallon qu'abritent les montagnes. Ce vallon est très propre à l'établissement d'un camp et aux exercices militaires.

Chaque jour, nous faisons l'école de bataillon.

Le climat est très beau ici, quoique nous ayons les deux extrêmes ; le jour, nous rôtissons ; la nuit nous gelons. Je ne pense pas que la vie du camp puisse nuire à ma santé.

Nous dormons sur la paille ; je ne m'en trouve pas mal du tout.

Rocca di Papa est une jolie petite ville située sur le flanc de la montagne. Son aspect est pittoresque. Les maisons sont bâties en gradins, de sorte que du bas de la ville on aperçoit toutes les façades, tandis du haut des rochers vous plongez dans les... cheminées ! Elle possède une belle église.

Du sommet de la montagne, nous apercevons de magnifiques campagnes, et, à une demi-lieue de la ville, entre deux montagnes, on découvre un petit lac. Je crois c'est le lac d'Albano.

Tout au sommet d'une de ces montagnes se voit un grand monastère. Cet endroit doit être très agréable pour y passer l'été. Je ne pense pas m'ennuyer ici.

LÉON DES CARRIÉS.

QUELQUES NOTES

Soirées de Familles ! Ces seuls mots n'éveillent-ils pas en vos âmes, aimables lectrices, de suaves et bien douces ressouvenances ? Et qui de vous n'a pas goûté le charme des beaux soirs sous un toit commun, un toit protégé par l'ange des franchises affections ?

Femmes—mères, épouses ou sœurs—et vous, les hommes, rappelez-vous et vivez un peu par le souvenir. Que votre mémoire vous rende ces bonheurs des temps qui ne sont plus ; et que le ciel vous en donne encore, et longtemps et beaucoup.

Soirées de Famille ! Ces mots depuis l'an passé ont vibré bien des fois à mon oreille et, quelque diable sans doute le voulant, je ne les ai pas écoutés : comme une fillette—coquette peut-être—n'écoute pas—cela arrive parfois—les paroles vraies mais si souvent entendues.—Or, un jour vient, et la jeune fille écoute et son cœur suit la parole.

Ainsi de moi, l'autre soir ; et maintenant, je vous parlerai des Soirées de Famille, non pas quelconques, non, mais des Soirées au Monument National, au monument de la grande famille canadienne dont le nom chante à l'âme, l'âme vraiment et purement belle.

La pièce était par d'Ennery, ce soir-là ! Conception nette et juste ; jeu sûr ; marche ferme et large : l'auteur est connu.

Il y a un peu de tout là-dedans : l'éclat de rire y vient sécher les sanglots, et l'irritation exaspérée convoie la douceur d'ange. Le torrent est l'ami du ruisseau, et la brise embaumée se mêle sans crainte et tout naturellement, ce semble, au Nord froid, dur, rigide, sournois.

Et M. Dubreuil rend cela si bien qu'on le croirait né de la pièce et pour elle ; il rend cela si bien que le foule s'imprègne en quelque sorte de ses mâles accents, de ses tendresses, de lui et, comme attaquée des nerfs, elle fait frémir l'écho d'approbations prolongées et des larmes d'émotion montent à son cœur.

Il y a là un "Bermé" et un "vol-au-vent" tout à fait bien ; le comte est digne de sa position et l'aïeul a les allures d'Esculape ; le fourbe est un véritable fourbe et l'amant sait aimer.

Et les dames ?

Parbleu, les dames ! j'aurais dû en parler plus tôt.

Non pas. Entre nous, vous savez, je voulais les bercer davantage et plus mollement dans ma pensée.

Jeanne était très malade, assurément. On dirait qu'elle a exposé sur la scène le fruit d'une expérience personnelle de la souffrance ; et l'amour maternel chez

la comtesse se trahit et perce partout, à chaque intonation, au moindre geste. Et cette Hélène, nous l'aimions autant que Lucien l'aimait.

Les baisers et les embrassements, les caresses, l'amour chez les trois femmes sont des baisers et de l'amour de femme : je veux dire que personne n'en peut donner de plus purs et de plus intenses. On croirait même que les battements du cœur de l'homme perdent de la force près de ceux-là.

De plus—et surtout—ces femmes ouvrent leurs âmes au public assoiffé ; et lui, le public, loin d'y prendre l'exaltation—comme ceci arrive parfois devant d'autres scènes—il a lu tout au long ce mot écrit en lettres brillantes : *Vérité* ; et son cœur a dit : "Je suis fait pour aimer, pour aimer le vrai, je battrai pour l'amour tel que Dieu le veut !"

Aux entr'actes, mademoiselle Blanche Gohier fut charmante en sa grâce naturelle.

Le violon a une âme : et que penser et comment dire sa grandeur d'expression quand une jeune fille y mêle les douces émotions de la sienne ?

M. Péloquin a de l'artiste dans le sang.

"Le public est à vous, mesdames et messieurs ; soyez à lui longtemps encore. Votre œuvre est sincère et pousse au bien : nous l'aimons."

Antonio Pelle tieri

BIBLIOGRAPHIE

MGR BRUCHÉSI ET "FLEURS ENFANTINES"

Nous venons de lire les paroles flatteuses que Sa Grandeur Mgr l'archevêque de Montréal a adressées à Mlle Hermance Lanctôt, à l'occasion de son joli volume : *Fleurs Enfantsines*.

Certes, l'auteur a obtenu un succès brillant, si l'on considère les nombreuses félicitations qui lui sont venues de toutes parts : de personnages marquants, de tous les journaux comme de plusieurs familles distinguées. Pas une note n'a été discordante, et nul ne l'aurait pu être à bon droit.

Comment ne pas admirer ce délicat album "des plus beaux enfants de la race canadienne" et les pages gentilles qui répandent la morale la plus saine sous la forme la plus attrayante ?...

Mais rien n'étonne quand on sait quelles plumes ont prêté leur concours à l'auteur.

Mlle Marie Beaupré, dans *La Communiantz*, a des vers d'une douceur infinie ; Françoise, répondant aux fillettes qui lui demandent : *Sommes-nous jolies ?* est spirituelle comme toujours ; Gaétane de Montreuil raconte avec un charme captivant. Puis, M. Fréchette a des paroles graves et généreuses tout à la fois pour le cher petit monde auquel l'ouvrage s'adresse ; M. Picard se retrouve tout sensible dans sa page aux *Beaux Militaires* ; M. Ferland a de ces vers exquis au bas desquels il ne craint pas de mettre son nom.

Mlle Lanctôt n'a rien signé. On pourrait le regretter, ainsi que l'a fait remarquer une aimable chroniqueuse, si on ne la devinait sous *Monsieur Jules* et *Sages conseils* restés sans nom d'auteur. Aussi n'est-elle pas la première venue : son portrait figure avec honneur dans le groupe de collaboratrices que le MONDE ILLUSTRÉ a offert à ses abonnés au nouvel an ; et, si nous sommes bien informés, Mlle Lanctôt donnera une conférence aux dames bienfaitrices de l'Institution des Sourdes-Muettes, le mercredi, 7 mars prochain.

Donc, félicitations toujours à l'auteur des *Fleurs Enfantsines* ; et puisse le gentil ouvrage occuper la première place sur les rayons intimes de nos chers enfants.

PAUL G...

Les deux pilotes qui dirigent un général sont la netteté dans la conception et la vigueur dans l'exécution.—VERDY DU VERNOIS.